

Le Régent Philippe d'Orléans et les femmes

Cercle Historique du Chesnay-Rocquencourt
Salle des Associations - 25 avril 2024

Par **Alexandre Laval**, metteur en scène, comédien et auteur du roman *La Marquises des Embiez* consacré à Madame de Sabran, favorite du Régent.



*Philippe d'Orléans par
Jean-Baptiste Santerre*



*La fête Galante
"Pèlerinage à l'île de Cythère par Antoine Watteau*

Après le long règne de Louis XIV qui s'achève en 1715, le duc Philippe d'Orléans (1674-1723) assure la Régence pour le jeune Louis XV, tentant par tous les moyens de restaurer un royaume de France miné par les guerres et la misère. Mais le neveu du Roi-Soleil a une face cachée, assombrie par une réputation sulfureuse qui se cristallise sur les femmes qui l'entourent. Mais identifier ces femmes, maîtresses ou membres de sa famille, c'est éclairer la personnalité d'un homme complexe qui incarne les paradoxes du siècle des Lumières à venir...

L'embarquement pour Cythère

Lorsqu'on évoque « La Régence », ce sont les tableaux d'Antoine Watteau qui nous montent à l'esprit en vapeurs poétiques et colorées : « la fête galante », genre pictural que le peintre valenciennois inaugure avec son *Pèlerinage à l'île de Cythère* ou *Embarquement pour Cythère*, nous léguant deux visions de la même composition. Celle du Louvre, qui permit à Watteau d'être reçu à l'Académie royale de peinture en 1717, est plus sage que sa sœur qui entrera dans les collections de Frédéric II de Prusse. Dans cette dernière les amours se font plus pressants et incitent les couples à se rapprocher, comme celui qui s'enlace au pied de la statue de Vénus et qui n'est pas présent dans le tableau du Louvre. Les joues rougissent de plaisir et des roses, fleurs d'Eros et symboles d'amour, tombent dans les tabliers immaculés...

Au crépuscule de sa courte vie rongée par la tuberculose, Watteau nous fait quitter en 1720 l'île mythique et enchanteresse de Cythère pour un décor des plus parisiens et citadins : la boutique du marchand Gersaint dont il peint *L'Enseigne*, ce qui ne l'empêche pas de disséminer des références libertines dans sa toile : la jeune femme en rose et son galant en brun au premier plan se détachent sur deux panneaux accrochés dans le fond de la boutique ayant pour sujets *Vénus et l'amour* et *Vénus et Mars*. Quant à l'homme en veste de soie gris perle accroupi devant le grand tableau ovale présenté par le marchand près du comptoir à droite, il semble examiner avec attention des nymphes dénudées pour le bain. Mais revenons à la dame en rose qui franchit le perron de la boutique, sans doute la figure de dos la plus intéressante de la composition et peut-être de l'histoire de l'art : elle porte une de ces robes à la mode sous la Régence, que l'on désignera plus tard comme « robe Watteau », tant le peintre aima les représenter. On les surnomme à l'époque « robe battante » par leur traîne ou « queue » qui bat le pavé, ou « robe ballante » car non serrée à la taille, permettant une plus grande liberté de mouvement, aussi bien dans l'habillement

que le déshabillage... Ironie de la mode, elle sera cousue sur le corset avec le retour des cérémonies officielles de Versailles et le règne de Louis XV, donnant naissance à la robe protocolaire « à la française » dont Marie-Antoinette peinera à se débarrasser à la fin du siècle. Robes scandaleuses puisqu'elles s'inspirent à l'origine de robes de chambre employées à dissimuler les grossesses adultérines de Madame de Montespan, favorite de Louis XIV dont le portrait est mis en caisse par un commis. La dame en rose jette un coup d'œil négligé au feu roi, comme le symbole d'une époque révolue, avant d'accepter la main tendue par son jeune compagnon : après une fin de règne austère, le XVIII^{ème} siècle galant et libertin s'ouvre avec la régence de Philippe d'Orléans, qui en sera le plus sulfureux modèle, avec les femmes de sa cour.

Les femmes de la famille

« Paris, ce samedi 12 avril 1721,

Je ne suis les modes que de loin et il en est que je n'adopte pas du tout, comme les paniers, que je ne porte pas, et les robes ballantes, que je ne peux souffrir. Je trouve que c'est impertinent d'en mettre ; aussi nulle femme qui en porte n'est-elle admise en ma présence : c'est comme si on allait se mettre au lit.¹ »

La princesse Palatine ne croit pas si bien dire en critiquant les robes si faciles à trousser que portent les maîtresses de son fils... Elle n'aura de cesse, depuis la naissance de Philippe le 2 août 1674 au château de Saint-Cloud jusqu'à sa propre mort, de s'inquiéter pour la santé de son unique garçon à la vie privée dissolue, le duc de Valois son premier fils n'ayant vécu que trois années. Elle a pourtant été vigilante, dès son plus jeune âge, quant à son éducation, refusant que Monsieur son époux ne donne pour gouverneur à Philippe l'un de ses favoris, le marquis d'Effiat : « Il me semble que ce ne serait pas un honneur pour mon fils si l'on pouvait penser qu'il est la maîtresse de d'Effiat, car il est

¹ Correspondance de Madame, duchesse d'Orléans née Princesse Palatine

certain qu'il n'y a pas de plus grand sodomite que lui dans toute la France² ». Elle ne se doute pas alors qu'elle écrira quelques années plus tard à propos de son fils devenu Régent : « Il aime la musique et les femmes. Pour ces dernières, je voudrais bien qu'il les aimât un peu moins, car il se ruine et ses enfants avec lui ; cela le lance aussi dans des sociétés trop débauchées qui le détournent de tout ce qui est bien. Vous voyez donc que c'est une nature différente. Mais le voilà qui entre à l'instant même.³ » La belle-sœur de Louis XIV se désole de constater que son fils suit le même chemin que son père, mais avec les femmes... Car le futur Régent les a côtoyées très tôt comme son oncle le Roi-Soleil : hormis ces dames de la noblesse qui paradedent autour du bel adolescent, prêtes à tout pour déniaiser les princes dans l'espoir d'une gratification, et les conseils désintéressés d'une courtisane retraitée, Ninon de Lenclos, une première liaison est avérée dès l'âge de quatorze ans avec une certaine Eléonore, fille du concierge et garde des meubles du Palais-Royal. Dans la demeure parisienne des ducs d'Orléans, loin de la pesante Étiquette de Versailles, le jeune Philippe découvre les plaisirs de l'amour, aidé en cela par son précepteur érudit en la matière, l'abbé Dubois, qui aurait joué le rôle de rabatteur en faisant monter les grisettes par un escalier dérobé qui relie la rue de Richelieu à l'appartement du duc de Chartres. Un enfant naîtra des rendez-vous avec la fille du concierge, premier d'une longue liste de bâtards que Madame Palatine ne se risquera pas à énumérer : « Mon fils est allé hier à Paris, rendre visite à ses accouchées ; sa comédienne a mieux fait son affaire que Mme de Chartres : elle a un garçon. C'est malheureux que tous les bâtards de mon fils soient des garçons et ses enfants légitimes des filles... Ce soir nous aurons la comédie de *Rodogune* avec Allart, ses fils et leurs gambades. Une des nouvelles comédiennes qu'on appelle la Duclos a depuis un an si bien appris son métier

² Lettre de la princesse Palatine, Versailles, le 26 août 1689

³ *Idem*, Marly, le 7 février 1709

qu'à présent elle joue presque aussi bien que la Champmeslé...⁴ » Le Régent aura une fille de Mlle Desmares, nièce et élève de la célèbre actrice de la Comédie-Française dite « la Champmeslé », qu'il légitimera, comme l'avait fait son oncle avec les enfants de Madame de Montespan.

C'est d'ailleurs une fille légitimée de Louis XIV et de la Montespan que Philippe sera contraint d'épouser en 1692, car le roi vieillissant désire assurer l'avenir de ses bâtards, encouragé en cela par leur ancienne gouvernante, Madame de Maintenon. Lorsque la Palatine apprend ce projet de mariage, elle est outrée : « J'ai été assez sotte pour pleurer toute la nuit ; hier à trois heures et demie Monsieur entra chez moi et me dit : « Madame, j'ai une commission pour vous de la part du roi qui ne vous sera pas trop agréable et vous devez lui rendre réponse à ce soir vous-même, c'est que le roi vous mande que lui et moi et mon fils étant d'accord du mariage de Mlle de Blois avec mon fils que vous ne serez pas la seule qui vous y opposerez. » (...) Le soir à huit heures le roi me fit venir dans son cabinet et me demanda si Monsieur m'avait fait la proposition et ce que j'en pensais. « Quand Votre Majesté et Monsieur me parlerez en maître, comme vous faites, je ne puis qu'obéir », répondis-je... Le roi et toute la cour sont venus dans ma chambre me féliciter de ce bel événement... la tête m'en fait mal...⁵ » Pour manifester en public son rejet de cette mésalliance, Madame n'aura d'autre recours qu'offrir comme cadeau de mariage à son fils un soufflet qui lui fera voir les chandelles de la galerie des Glaces. Quant à sa bru, elle en peint le portrait avec délectation dans sa correspondance : « Elle ressemble, *met verloff, met verloff*⁶, à un cul comme deux gouttes d'eau : elle est toute bistournée ; avec cela une affreuse prononciation comme si elle avait toujours la bouche pleine de bouillie, et une tête qui branle sans cesse. Voilà le beau cadeau que la *vieille ordure*⁷ nous a fait.⁸ »

⁴ *Id.*, Fontainebleau, le 3 novembre 1700

⁵ *Id.*, Versailles, le 10 janvier 1692

⁶ « Sauf votre permission » en hollandais

⁷ Madame de Maintenon

⁸ Fontainebleau, le 10 octobre 1693

Bientôt surnommée « Madame Lucifer » par son époux, la future duchesse d'Orléans brille par ses facéties, comme lorsqu'elle s'amuse à allumer des pétards sous la fenêtre de son beau-père au Grand Trianon : « Il s'est passé à Trianon, il y a quelques jours, un fait où ma bru, dont on vante tant l'intelligence, n'en a guère montré. Le roi, pour faire une niche à Monsieur, qui y était venu, a dit aux princesses de faire partir, le soir, des pétards devant sa chambre ; la fumée devint si intense que Monsieur n'y put tenir. Il n'a pu rentrer chez lui qu'à quatre heures du matin, ce qui lui a donné une migraine affreuse et l'a fort mis en colère... J'ai vertement dit ma façon de penser là-dessus ; le roi rend ses bâtards trop insolents et les gâte absolument, ils s'imaginent être plus que nous autres...⁹ » Mademoiselle de Blois est en effet bouffie d'orgueil, et se considérera toute sa vie d'un rang supérieur à son mari, en tant que fille de Louis XIV, morgue qu'elle transmettra à ses nombreuses filles, en particulier à l'aînée et la préférée du Régent son père : la duchesse de Berry.

Rebaptisée « Joufflotte » par les courtisans qui moquent son embonpoint, la duchesse de Berry mènera sa courte vie avec excès et démesure, faisant les choux gras des pamphlétaires qui attaquent le Régent à travers sa personne, lui attribuant tous les vices, jusqu'à l'inceste avec son propre père. Parmi ces plumes acides se trouve celle du jeune Voltaire qui paiera son audace d'un exil temporaire en province. Il est vrai que certains témoignages concernant la duchesse, en premier lieu celui de sa grand-mère, laissent perplexe : « Je n'ai que des choses désagréables à vous mander, à savoir que la duchesse de Berry se comporte d'une manière si choquante vis-à-vis de son père, que sa mère et son mari en deviennent jaloux... J'ai averti mon fils bien des fois, mais il ne m'écoute pas. Si l'affaire est portée devant le roi il en résultera toute sorte de malheurs pour mon fils, le moindre qui puisse lui arriver, sera d'être exilé de la cour...¹⁰ »

⁹ Saint-Cloud, le 28 juillet 1694

¹⁰ *Id.*, Marly, le 1^{er} juillet 1711

Il est cependant avéré que le Régent adore sa fille, la soignant lui-même lorsqu'elle est malade, et cédant à tous ses caprices, comme lui attribuer une compagnie personnelle de gardes du corps pour son palais du Luxembourg dont elle fait fermer les grilles du jardin. Mais les rumeurs d'inceste s'accroissent lorsqu'on apprend que le duc d'Orléans fait participer sa fille à ses soupers privés : « Vous pouvez bien penser qu'il ne m'est pas agréable de savoir qu'on placarde sur les murs du Palais-Royal des affiches ainsi conçues : *Voicy ou se font les lotteries et ou on trouve le plus fin poison*. Par les loteries on veut dire que mon fils vit avec sa fille comme Loth. On n'exige pas que mon fils soit bigot, mais on ne trouve pas bon qu'il blasphème comme s'il n'y avait pas de Dieu, et en cela on n'a pas précisément tort.¹¹ »

Le Régent et sa fille laissent les méchantes langues cracher leur venin, jusqu'à ce que Madame de Berry tombe gravement malade à force d'excès de table et ne puisse plus quitter son lit au château de la Muette. Son père demeure à son chevet pour tenter de la ranimer par des élixirs qu'il concocte lui-même, en vain : « Elle a passé comme une lumière qui s'éteint : elle s'est endormie. Hier on l'a ouverte. Je ne comprends pas qu'elle n'ait pas souffert davantage. Elle avait un ulcère à l'estomac, un autre à l'aîne, la rate était entièrement pourrie, ce n'est plus qu'une bouillie ; la tête était pleine d'eau, la cervelle réduite de moitié : mon docteur pense que c'est pour cela qu'elle était si peu sensible à la douleur... J'ai trouvé mon pauvre fils dans une telle affliction que cela attendrirait un rocher.¹² »

Le Régent n'a pas fini de se tourmenter à cause de ses filles : à 20 ans, Louise-Adélaïde prononce ses vœux et devient abbesse de Chelles un an plus tard. Meurtri qu'elle se retire du monde, il lui rendra souvent visite et les repas qu'ils partageront feront naître de nouvelles rumeurs scabreuses. Deux de ses sœurs cadettes feront quant à elle l'objet de mariages diplomatiques malheureux, et la

¹¹ « Versailles, le jour de Pâques, 27 mars 1712, à 10 heures du matin »

¹² « Saint-Cloud, ce dimanche 23 juillet, 6h. du matin »

visiteront dans son couvent dans l'espoir d'attraper sa rougeole et de contrarier leur départ : Louise-Elisabeth, dite Mademoiselle de Montpensier, épouse le fils du roi d'Espagne qui donne en échange l'infante Marie-Anne-Victoire, âgée de trois ans, à Louis XV, déjà jeune adolescent de douze ans. Devant cet écart d'années et la mort prématurée de l'époux espagnol de Louise-Elisabeth, les deux princesses devront retourner dans leur pays d'origine suite à cet « échange » infructueux. Quant à Charlotte-Aglaé, dite Mademoiselle de Valois, elle consentit à épouser en 1720 le duc de Modène contre la libération de son amant le maréchal de Richelieu, embastillé pour avoir trempé dans une conspiration de la duchesse du Maine visant à kidnapper le Régent avec l'aide des espagnols pour le remplacer par son époux, fils légitimé de Louis XIV, à qui elle estimait qu'il avait volé la régence. Libertinage et politique se mêlent en effet dans les salons des grandes dames du royaume...

Le menuet des favorites

La rumeur prête au Régent des liaisons passagères avec les salonnières Madame du Deffand, dont le salon accueille artistes et gens de lettres, et Madame de Tencin (mère du philosophe d'Alembert) à qui il finira par fermer la porte de sa chambre pour éviter des confidences politiques sur l'oreiller susceptibles de se répandre dans les réunions de salon : selon l'expression de Duclos, Philippe d'Orléans n'aime pas parler d'affaires « entre deux draps¹³ ».

Il préfère aux femmes d'esprit les femmes légères, peu lui importe qu'elles soient nobles ou roturières. Les deux sont à sa portée puisque l'Opéra fait corps avec les bâtiments du Palais-Royal. Le prince y fait jouer ses propres œuvres musicales et transforme la salle pour créer le fameux « bal de l'opéra », où les parisiens se mêlent sous le masque piquant de l'incognito. D'une liaison avec la

¹³ Charles Pinot Duclos, *Mémoires secrets sur le règne de Louis XIV, la régence et le règne de Louis XV*, 1791

danseuse Florence Pellerin naîtra Charles, reconnu par son père et futur archevêque de Cambrai à la succession de l'abbé Dubois.

Car pour le Régent, le jour est aux affaires du royaume ce que la nuit est aux affaires du corps et à ses plaisirs. S'il est un travailleur acharné, se levant à six heures du matin pour assurer son « métier » de régent, Philippe d'Orléans se réserve une vie privée, contrairement à son royal prédécesseur, qui clôturait un emploi du temps bien précis, une fois les affaires du jour terminées. Là, dans un salon intime du Palais-Royal, Philippe congédie les domestiques et les convives mettent la main à la pâte pour préparer des mets dans une atmosphère conviviale. Les « roués » s'échauffent en buvant de ce vin de champagne à la mode et l'hôte bannit tout sujet politique des conversations. Le caractère privé et secret de ces soirées en petit comité a donné naissance dès la Régence à de nombreux fantasmes qui en ont fait des orgies, à grand renfort de « mirebalais », jeunes valets choisis pour leur vigueur à contenter les invitées insatiables, fantasmes qui se sont accrus jusqu'à nos jours grâce à la littérature romanesque et le cinéma¹⁴. Selon le duc de Saint-Simon, confident du Régent, « on buvait d'autant, on s'échauffait, on disait des ordures à gorge déployée et des impiétés à qui mieux mieux, et quand on avait fait bien du bruit et qu'on était bien ivre, on s'allait coucher et on recommençait le lendemain.¹⁵ »

Parmi les invités de « cette compagnie du diable avec laquelle il soupe toutes les nuits jusqu'à trois ou quatre heures du matin¹⁶ », se trouvent généralement les mêmes courtisans de la génération de Philippe, qu'il surnomme affectueusement ses « roués » car dignes de subir le supplice de la roue, et les mêmes favorites qui se succèdent et s'échangent dans son cœur telles les dames d'un jeu de cartes.

Si Philippe eût comme principale favorite de sa jeunesse Mlle de Séry, qui se vit offrir par ses soins le comté d'Argenton, liaison exposée aux yeux des

¹⁴ Voir *Que la fête commence*, film de Bertrand Tavernier, 1975

¹⁵ *Mémoires* du duc de Saint-Simon

¹⁶ Lettre de la princesse Palatine du 23 décembre 1717

ambassadeurs et de son épouse qui scandalisa Louis XIV, la dame de cœur qui conserva le plus longtemps sa faveur et fut la sultane des petits soupers est la comtesse de Parabère. Dotée de surnoms par son amant, comme tous ses roués, l'appétissant « gigot » ou le plus poétique « petit corbeau brun » aurait prêté ses traits fins et son teint d'albâtre à Minerve accordant sa protection au Régent dans le grand double portrait en pied peint par Jean-Baptiste Santerre. Un costume qu'elle revêtit lors du « souper des trois déesses » organisé par Philippe s'amusant à rejouer le célèbre jugement de Pâris qui décerne la pomme d'or « à la plus belle ». Comme qualités pour plaire au Régent, la Parabère possède une gaieté naturelle qui la pousse à partager tous les plaisirs du maître, ainsi qu'une constitution lui permettant de s'enivrer à loisir lors des longs soupers nocturnes. Son seul défaut est d'avoir plusieurs amants, ce qui pousse Philippe dans une rage impulsive jusqu'à la battre lorsqu'il la découvre en compagnie d'autres hommes. Il lui offrira tout de même une folie à Asnières, petit château où le duc se rendra à l'occasion de fêtes somptueuses. Au gré des humeurs de Philippe, l'étoile de la Parabère va briller et pâlir alternativement pendant la Régence face à ses concurrentes.

Sa grande rivale est Madeleine-Louise-Charlotte de Sabran. Née de Foix-Rabat, elle a épousé comme la Parabère un nom prestigieux, puis s'est émancipée non par le veuvage mais par l'éloignement forcé de « son mâtin¹⁷ » de mari muté à la direction du port de Marseille par le Régent, qui en avait fait premièrement son chambellan afin d'établir son épouse à la Cour. Louée par Saint-Simon pour sa beauté, Madame de Sabran brille aussi par sa répartie lors des soupers, plaisant au Régent qui se délecte des bons mots de son « aloyau¹⁸ ». Mais le franc parler de cette Vénus causera sa disgrâce, qu'elle sent venir et tente de retarder en présentant des petites maîtresses pour contenter son amant. Ses rivales raillent « la Sabran » en l'affublant du préfixe insultant accordé d'ordinaire aux

¹⁷ Surnom que le Régent aurait donné à Monsieur de Sabran, cité par M. de Lescure dans *Les maîtresses du Régent*, Paris, 1880

¹⁸ *Ibidem*

maquerelles et tenancières de maisons de plaisirs, ce qu'elle tente d'ignorer en présentant un beau jour dans le parc de Saint-Cloud une de ses jeunes parentes au Régent : la duchesse de Phalaris. Elle se rendra compte trop tard qu'elle a fait entrer le loup dans la bergerie et sa rancœur explosera lors d'un souper par une phrase assassine et révolutionnaire à l'encontre de Philippe et de ses roués. Jusqu'à la mort du Régent en 1723, Madame de Sabran continuera de lui présenter des femmes dans l'espoir d'un retour en grâce, mais celles-ci finiront par être congédiées à cause des formidables dépenses qu'elles occasionneront, comme Madame d'Averne qui obtient cadeaux et rente avant de tromper Philippe avec son ami Nocé « de braquemardus », ou encore Mlle Houel, nièce de la Sabran qu'elle fit venir de Marseille pour apporter le parfum du Sud au Palais-Royal.

Mais la favorite qui eût le privilège d'assister aux derniers feux du Régent fut Marie-Thérèse de Phalaris. Abandonnée par un mari aventurier, elle retourne au couvent avant d'être appelée par les sirènes de la Cour où sa beauté trouve son écrin. Elle danse avec le Régent au bal de l'Opéra et partage bientôt ses soirées intimes au cours desquelles Philippe apprécie ses talents de conteuse, qui lui font oublier sa santé déclinante, fruit d'une vie d'excès dont sa mère s'est inquiétée très tôt : « Je crois bien que mon fils, avec la vie déréglée qu'il mène, ne vivra pas longtemps. Il passe les nuits entières en orgies et ne vient se coucher qu'à huit heures du matin ; aussi a-t-il souvent la mine d'un déterré. (...) depuis qu'il est devenu son maître et qu'il a été entouré de vauriens qui lui font fréquenter des putains, *met verloff*, du plus bas étage, il est tellement changé de visage, d'humeur et de ton qu'on ne le reconnaît plus. Il ne prend plus plaisir à rien, pas même à la musique, qu'il aimait autrefois avec passion. En somme, on l'a rendu tout à fait insupportable, et je crains bien que ces excès ne finissent par l'emporter...¹⁹ »

¹⁹ Correspondance de la princesse Palatine, « Versailles, le 2 février 1698 »

La princesse n'assistera pas à la fin de son fils qui survient presque un an jour pour jour après sa propre mort : le soir du 2 décembre 1723, Philippe congédie ses ministres pour s'accorder un tête à tête avec la duchesse de Phalaris avant son rendez-vous quotidien avec le jeune Louis XV. Pendant qu'elle lui fait la lecture, Philippe s'assoupit. La jeune femme, habituée à ces somnolences de plus en plus fréquentes, ne s'inquiète que lorsqu'elle s'aperçoit de la déformation du visage de son amant devenu livide. Paniquée, elle traverse en trombe les couloirs du palais à la recherche d'un médecin qui arrive hélas trop tard : le Régent a glissé de son fauteuil, inerte. Des proches du prince ont accouru et au moment où le chirurgien allait tenter une nouvelle saignée avec sa lancette, Madame de Sabran aurait lancé : « Eh mon Dieu, qu'allez-vous faire ? Il sort d'avec sa gueuse !²⁰ » Mais l'atmosphère du moment n'est plus aux traits d'esprits des petits soupers et le rideau tombe sur la Régence, premier acte d'un XVIII^{ème} siècle galant et libertin que Philippe d'Orléans et les nombreuses femmes de sa vie inaugurerent, ouvrant le bal de favorites qui auront une influence politique plus prégnante sous le règne de Louis XV avec la marquise de Pompadour.

Pour en savoir plus :

- Alexandre Laval, *La Marquise des Embiez*, roman, Le Passage Paris-New York Editions, 2023
- Princesse Palatine, *Lettres 1672-1722*, Le Mercure de France, collection « Le temps retrouvé », 2019
- Thierry Sarmant, *Le Régent, Un prince pour les Lumières*, Perrin / Bibliothèque nationale de France, 2023

²⁰ Rapporté par l'avocat Emond-Jean-François Barbier dans son *Journal*